Faust Brădescu

ANTIMACHIAVÉLISME LÉGIONNAIRE

EDITIONS NOTRE COMBAT

NATIONAL - SOCIAL - RADICAL

Faust Brădescu (1912-2000) était un philosophe roumain, titulaire d'un doctorat en droit obtenu à l'université de Bucarest, et d'un doctorat en philosophie politique après des études à Paris.

Faust Brădescu faisait partie de la jeune élite intellectuelle qui trouva dans la Garde de Fer l'incarnation de ses nobles idéaux. Il devint l'un des dirigeants du Mouvement légionnaire et poursuivit le combat après la Seconde Guerre mondiale et l'invasion de la Roumanie par les armées soviétiques. En exil, il dirigea notamment la revue *Dacia*, qui publia des documents concernant la Garde de Fer, notamment ce livre, *Antimachiavélisme légionnaire*. Toutes les éditions portaient en page de garde ces deux mots d'ordre : « Pro patria semper » et « Aprinde mai bine o luminita decat sa blestemi intenericul » (« Pour la patrie toujours » et « Mieux vaut allumer une petite lanterne que maudire les ténèbres »).

Il travailla comme professeur de droit et de philosophie politique à l'Université Pro Deo de Rio de Janeiro, avant de revenir en France à partir de 1971. Il demeura l'un des acteurs principaux du Mouvement légionnaire par les études qu'il produisit, les axes de programme qu'il énonça et la documentation qu'il diffusa.

Faust Brădescu fut le plus proche collaborateur d'Horia Sima et reste, avec les 48 livres qu'il a publié, le spécialiste incontesté de la Garde de Fer.

La force, de même que *les valeurs morales* au sens strict du mot, sont éternelles. Toute la culture, toute la civilisation d'une époque tournent autour de ces deux notions fondamentales et, dans la mesure où l'une domine la mentalité de l'individu ou des communautés historico-sociales, on peut dire qu'il s'agit d'une époque de décadence, de transition ou de plein développement.

Dans cette étude, où nous cherchons à expliquer la position du Mouvement légionnaire en face de l'extension sans bornes des tendances matérialistes, sorties de la conception machiavélienne, nous partons de l'axiome que, dans l'histoire de l'humanité, le binôme « politique-moral » est indissoluble et primordial. Comme disait Traian Brăileanu.

> *« [...] c'est seulement lorsque l'art, la religion, la politique, l'économie et la science sont subordonnés à la morale, et lorsqu'ils m'entament pas le prestige et la puissance des normes morales qu'une communauté humaine devient résistante et peut garder son unité à travers les siècles. »*[1]

Notre comparaison se limitera aux deux extrêmes, laissant en dehors de l'analyse l'évolution fort curieuse et capricieuse du machiavélisme après Machiavel.

En ce moment, plus que jamais, on fait usage de formules stéréotypées pour détruire les liens qui unissent, ou qui devraient unir la politique et la morale. C'est pourquoi on peut dire que les notions machiavéliennes sont devenues de simples arguments machiavéliques, formes extrêmes d'une conception déjà déviée à l'origine.

1 Traian Brăileanu, *Sociologia si arta guvernãrii* (en roumain), Cartea Românească, Bucarest, 1940, 2e édition, p. 247.

Les préceptes qui conduisent aujourd'hui tant l'action de l'homme politique que la pensée du doctrinaire, respirent l'influence matérialiste et utilitariste du secrétaire florentin. Or, d'après la conception légionnaire :

> *« La véritable [politique] exige un sacrifice permanent de la part de l'individu. Un homme politique doit se considérer appelé à veiller sur les intérêts de tous et cette mission, il ne peut l'accomplir qu'en renonçant à tout intérêt personnel. »*[2]

Selon cette déclaration catégorique, l'homme politique machiavélien perd toute substance pratique, tend à disparaître de la scène des grands événements politico-sociaux. À la place de *l'homme-vice* doit s'implanter *l'homme-force morale*, *l'homme-vertu*.

Malheureusement, ce qu'on a retenu de la conception de Machiavel, ce ne sont pas les sentiments patriotiques qui l'ont préoccupé et l'ont poussé en définitive à écrire sur la politique ; au contraire, on n'a retenu comme "extraordinaires", pour les développer et les aggraver ensuite, que les moyens "extra-légaux" et "anti-progressistes", par lesquels Machiavel voyait la seule possibilité, pour l'Italie, d'être un jour unie, forte, calme et prospère. Il s'agissait néanmoins d'une opinion purement personnelle, affective, applicable à un certain état de fait et à une certaine époque. La théorie politique de Machiavel était plutôt un cri de désespoir qu'une conviction idéologique. N'importe qui, dans des conditions historiques analogues et pénétré du patriotisme d'un Machiavel, peut énoncer des idées d'un extrémisme exagéré.

L'époque de la Renaissance aurait pu difficilement donner naissance à un courant politique basé sur la morale. Le concept éthique de la vie avait été en quelque sorte terni par les actions et les défections un peu trop terrestres de l'Église. La religion apparaissait plutôt comme un ennemi que comme un appui, comme un obstacle au développement de l'élan vitaliste de l'homme affranchi des préjugés médiévaux. L'éthique gardait, pour Machiavel, ainsi que pour toute sa génération, un effluve de monastère rétrograde, d'opposition devant les problèmes étatiques et nationaux. Le volontarisme philosophique de Guillaume Occam avait déjà créé un courant favorable aux actions directes et indépendantes.

2 Horia Sima, *Dos movimentos nacionales* (en espagnol), Madrid, Ed. Europa, 1960, p. 104.

Pour Machiavel, l'application des préceptes éthiques dans l'activité politique aurait signifié, tant la non-réalisation du rêve national que la rechute possible de l'homme dans les bras de l'Église, c'est-à-dire dans une forme politico-sociale incompatible avec l'évolution et les aspirations des peuples. La tendance générale conduisait à la rupture complète des rapports, tellement étroits jusqu'alors, entre l'État et l'Église. Il n'est donc pas étonnant que l'éthique – base de l'Église – apparut comme un élément rétrograde, dangereux, inadmissible, alors que l'action directe, la force, l'immoralité ou l'amoralité apparaissaient comme une garantie de victoire.

Lorsque le Mouvement légionnaire lance ses préceptes basés sur l'éthique et la dignité, la situation historique est tout à fait différente. Ce ne sont plus l'Église et ses préceptes qui constituent une pression sur l'évolution des peuples, mais, au contraire, les résultats extrêmes des principes matérialistes et utilitaristes énoncés en termes de doctrine par Machiavel au début de l'époque moderne. Ces quatre siècles d'histoire ont été contaminés par le génie cynique et irrespectueux du Florentin. La brutalité, la force, la perfidie ont caractérisé la volonté de puissance et de domination de l'individu en général, de l'homme politique en particulier.

L'humanité du XXe siècle n'avait pas besoin d'empêcher le retour à une forme antérieure, mais d'endiguer une évolution déformée qui poussait les peuples vers un matérialisme féroce et une négation totale de toute tendance spiritualiste. Il était devenu nécessaire de voir surgir une nouvelle éthique politique et un nouveau style de vie. À la différence de l'époque de la Renaissance, il ne s'agissait plus d'une morale poussée à l'extrême et empêchant le développement de l'homme ; au contraire, l'éthique, dans son sens le plus large et le plus élastique, était *inexistante*. L'homme s'était complètement éloigné de ses préceptes les plus élémentaires, parachevant en fait l'effort théorique de Machiavel de détacher la politique de la morale.

Quatre cents ans exactement après la mort de Machiavel (1527-1927) prenait naissance la Légion. Basée sur des principes moraux et sur leur réconciliation avec la politique, le Mouvement légionnaire représentait le contre-machiavélisme. C'était la réaction logique de l'esprit humain devant la désagrégation de toutes les institutions sociales et politiques, devant le déferlement des instincts primaires,

de l'égoïsme, de l'utilitarisme, des tyrannies. Pour que l'atmosphère de décadence du monde moderne pût être transformée, l'homme devait être arraché à ce magma destructeur. Une fois la modification de la mentalité de l'individu accomplie, le retour de la morale dans le circuit politique pouvait être tenté. La conception roumaine part de prémisses simples, logiques aux antipodes du machiavélisme. Horia Cosmovici précisait dans une conférence :

> *« À sa base, l'État légionnaire a […] les croyances de notre Mouvement légionnaire. Mais, à la différence du Mouvement, qui ne contient que sa spiritualité, l'État doit contenir aussi le politique ; car c'est cela que représente le politique :* la conciliation du spirituel avec la réalité. *»*[3]

Ici se place une de ses grandes originalités conceptuelles : pour Machiavel la politique est un art à part qui mène sa vie d'après des lois propres ; pour le légionnarisme, la politique est une réconciliation de la morale et de la réalité. La politique est une reconstruction continuelle et un arrachement à l'inertie du passé. Ainsi, nous pouvons dire que l'antimachiavélisme légionnaire n'est pas une simple méthode de lutte politique, mais un véritable réflexe de défense de l'esprit humain.

Dans la doctrine légionnaire, il ne s'agit pas d'une morale purement contemplative, conforme aux préceptes religieux, dans laquelle et par laquelle le Mouvement puisse accomplir son œuvre politique. Cette morale de type contemplatif a cessé depuis fort longtemps de jouer un rôle politique dans la vie des peuples. Avec l'apparition de l'humanisme et ensuite de la Réforme, la vie des nations européennes a commencé à se développer sur deux plans différents. La morale même a commencé à revêtir un autre aspect, passant de la forme religieuse à la forme civile, d'où une éthique religieuse et une éthique politique.

Machiavel ne s'est pas contenté de ce passage ; il a nié purement et simplement la notion de morale. Quoique cette attitude reconnût un état de fait, son énonciation en règles précises de comportement politique a constitué une véritable réaction. C'est la raison pour laquelle Machiavel

3 Horia Cosmovici, *Statul şi elita legionarã* (en roumain), Salzbourg, Ed. de exil, « Omul nou », 1953, p. 5.

a eu de tous temps des défenseurs et des admirateurs innombrables. Le changement proposé ébranlait profondément les assises médiévales, soustrayant la politique temporaire à l'influence de l'Église. Wertheimer dit :

> *« Le chemin que l'homme de l'État machiavélien doit suivre est celui qui conduit de la religion à la* virtù *»*[4]

en comprenant par cette "*virtù*" non pas le contenu des vertus modernes, qu'elles soient chrétiennes ou civiques et basées sur la morale, mais une série de qualités pratiques, indispensables à l'homme d'action.

Même en supposant que l'intention intime de Machiavel eût été de poursuivre un but sublime (le salut de l'Italie), sa manière de concevoir ce salut détruisait le support religieux, donc moral, de l'attitude et de l'action politique, sans lequel l'homme perd le contact avec la réalité de la vie et devient un tyran.

Du même coup, on atteignait donc, non seulement la papauté dans ce qu'elle avait de terrestre et de passager, mais aussi la partie supérieure de l'enseignement chrétien, partie sans laquelle toute action, aussi bien politique que particulière, perd le substratum métaphysique qui la valorise et qui constitue la véritable garantie d'évolution, de civilisation et de progrès. Par cette transformation de concept, on arrive à une déviation institutionnelle et à un volontarisme pesant, qui n'ont plus rien à voir avec l'aspect évolutif des formes politiques. C'est pourquoi, on a soutenu que :

> *« La renaissance machiavélique a élaboré une autre conception, celle de la vertu technique, de la vertu active, qui identifie la valeur de certaines actions avec la valeur et la sagesse des moyens par lesquels ces actions sont accomplies. Une action est bonne si, du point de vue technique, elle est exacte et cohérente avec elle-même ; sont vertueux les hommes qui agissent avec une évaluation appropriée précise de leurs propres moyens et avec une action adéquate de volonté et d'entreprise. »*[5]

---

4 Oskar von Wertheimer, *Machiavel* (en espagnol), Porto Alegre, Ed. Globo, 1942, p. 181 (traduction de Herbert Caro).

5 Luigi Russo, *Machiavelli* (en italien), Bari, Laterza, 1957, 4e édition, p. 232.

Nous considérons cette affirmation exagérée, sinon complètement absurde. L'introduction d'une *morale technique* (!) dans les rapports sociaux et politiques éloigne toute possibilité de juger les faits à la lumière d'une évolution constante et d'un progrès spirituel constant.

D'ailleurs, cette tendance vers une technique de la morale apparaît ostensiblement dans l'idéologie communiste, où tout – même la morale – doit être fonction du but immédiat poursuivi, comme le prouvent les déclarations suivantes :

> *« Du point de vue de la moralité communiste, ne sont morales que les actions qui contribuent à l'édification d'une nouvelle société communiste. »*
>
> *(Radio Moscou, 20 août 1950)*

ou

> *« Les promesses, comme les croûtes de pâtés, sont faites pour être rompues. »*
>
> *(Lénine)*

À la différence de Machiavel, le Mouvement légionnaire vise à un retournement de cet esprit politique tant prisé par les partisans du secrétaire florentin, c'est-à-dire à une résurrection de l'esprit du christianisme. C'est une sorte de retour à la source d'un courant qui s'était égaré à cause d'une mauvaise interprétation à l'origine. On sent cette tendance dans toutes les idées légionnaires, dans cette lutte contre la matière, contre les éléments destructifs de la moralité publique et privée, contre les vices spirituels qui ont envahi la pensée et l'activité de l'individu.

Pour Corneliu Zelea Codreanu, notre rapprochement ou notre éloignement (soit individuel, soit collectif) des lois de la morale chrétienne, représentent notre salut ou notre perte, non seulement dans l'au-delà, mais ici même sur la terre comme membres d'une communauté, ou comme État au milieu des autres États. Pour lui :

> *« Il y a des normes, lois naturelles de la vie et des normes, lois naturelles de la mort.* Des lois de la vie et des lois de la mort. *Une nation va vers la vie ou vers la mort suivant qu'elle respecte les unes ou les autres de ces lois. »*[6]

Le retour à la conception chrétienne de la vie politique, par la réinstallation de la morale religieuse à la base de l'activité politique, le Capitaine le voit dans l'implantation, dans les âmes des individus, du sentiment le plus mystérieux et le plus divin : l'amour de notre prochain. Dans ce retour réside l'antidote de toutes les méchancetés, perversions, tyrannies et mésententes qui agitent depuis des millénaires l'histoire des nations.

Corneliu Zelea Codreanu précise :

> *« L'amour est la clé de la paix, que le Messie a envoyé à toutes les nations de la terre. »*[7]

Si l'enthousiasme et l'admiration de Machiavel allaient sans aucune réticence vers les individus audacieux et combatifs, on ne doit pas en déduire que le Mouvement légionnaire, dans sa position antimachiavélique, n'apprécie que les individus contemplatifs, apathiques et timorés. Ce serait un contre-sens.

Le Mouvement légionnaire est une organisation de lutte, une force révolutionnaire au sens le plus pur du mot. L'homme courageux, audacieux, capable de sacrifice, constitue la base matérielle du mouvement.

Ce qui différencie les deux courants, ce ne sont pas les qualités combatives des individus, mais *la manière de mener une entreprise politique à son but*. Dans le Mouvement légionnaire, c'est une question d'attitude intime et de comportement, appuyée sur des valeurs morales et nullement sur des manœuvres utilitaires. C'est pourquoi, si le machiavélisme poursuit le succès par une politique de force, le légionnarisme le cherche par une transformation intime de l'homme, par une révolution spirituelle.

6 Corneliu Zelea Codreanu, *Pentru legionari* (en roumain), volume 1, Bucarest, Ed. Totul pentru Țară, 1937, 2e édition, p. 388.

7 *Ibid.*, p. 300.

Vasile Marin l'a précisé avec beaucoup de vigueur, lorsqu'il écrivait dans son *Credo d'une génération* :

> *« Dorénavant, disparaîtra l'homme créé par le système rationaliste basé sur "le but excuse les moyens", disparaîtra l'homme qui croit que, pour réussir dans la vie, il faut des victimes de toutes parts, il faut, en d'autres termes, piétiner des cadavres pour réaliser cet individu tellement apprécié au siècle passé. Non ! À la base de l'activité et dans la construction fondamentale du légionnarisme se trouve cet élément que le Capitaine a prêché sans cesse : l'élément éthique, moral.*
> *Dans l'organisation future de l'État légionnaire, cette valeur de l'éthique constituera peut-être l'assise sur laquelle s'appuiera cet État. »*[8]

La politique ne signifie pas conquête, domination, mais entente et harmonie. Faire de la politique signifie employer sa force de caractère, son intelligence, son habileté diplomatique pour empêcher la conquête et la domination, c'est-à-dire pour donner un sens moral à l'action politique. Sans cette tendance continuelle, il n'y a pas d'évolution ascendante dans les relations entre les peuples, ni de progrès civilisateur au sein des communautés sociales. C'est pourquoi on peut affirmer que l'héroïsme physique et l'audace ostentatoire admirés par Machiavel, deviennent courage moral et héroïsme spirituel dans le légionnarisme.

*
**

Machiavel part de la prémisse que l'homme est mauvais. Les préceptes inscrits dans *Le Prince* ne seraient donc que les normes adaptables à une société où les méchants seraient une majorité écrasante. Comme dit Gilmore en parlant de la conception et de la conviction de Machiavel :

8 Vasile Marin, *Crez de generaţie* (en roumain), Salzbourg, Ed. de exil, « Omul nou », 1952, p. 237.

> *« Dans un temps où vos ennemis usent contre vous de subterfuges sans nombre et de mauvaise foi, vous ne pouvez vous en tenir à la morale traditionnelle. »*[9]

Machiavel, donc, n'accorde à l'homme aucune possibilité de redressement et ne le croit pas non plus capable de transformation. Pour lui, dans ces conditions, il n'existe ni progrès spirituel, ni moral, ni même de progrès tout court. La société est une jungle où réussit le plus fort, le plus rusé, le plus violent ; celui qui veut arriver à ses fins – qu'il soit prince ou simple mortel – doit devenir plus fort, plus rusé, plus violent que les autres. Il faut dominer les autres, les tuer même, s'ils s'opposent à la volonté agissante ; ne pas se préoccuper de ce que le monde dira, parce que, une fois vainqueur, une fois arrivé au sommet, on ne trouvera personne pour oser contredire les mesures prises. Bien au contraire, ils viendront tous s'incliner devant la force. Ce qui suppose que Machiavel considère l'homme non seulement faible de caractère, mais aussi lâche, abject.

Dans cette conception pessimiste, l'homme n'est ni perfectible, ni conscient de son importance humaine. C'est un animal poursuivi par d'autres animaux, se débattant entre les griffes d'un destin implacable. L'humanité n'est faite que pour quelques personnages exceptionnels, diaboliques dans leur manière de penser et de se comporter.

Machiavel entrevoit une élite, qui n'a rien à voir avec la véritable élite, telle que nous la comprenons aujourd'hui. Il ne s'agit ni de sagesse, ni d'intelligence, ni de foi, ni de morale. Il s'agit de tendance primaire dans laquelle n'interviennent que les forces négatives, condamnables, du génie humain. Rien n'illustre mieux cette tendance dans Machiavel que le fait que :

> *« il connut bien César Borgia, auprès de qui Florence l'avait accrédité ; il assista même au massacre de Sinigaglia ; et il crut discerner chez cet homme, à travers la violence et la mauvaise foi*

9 Myron P. Gilmore, *Le Monde de l'humanisme*, Paris, Payot, 1955, p. 173 (traduction de Anne-Marie Cabrini).

– mais violence et mauvaise foi comparables à celles des audacieux qui ont largement réussi, Ferdinand d'Aragon, par exemple – l'étoffe des conducteurs de peuples et des princes fondateurs de royaume… »[10]

Beaucoup de chercheurs ont été tentés de voir dans Machiavel, dans son élan patriotique devant la situation politique italienne de la fin du XVe siècle, une légitime et incontestable attitude de défense. Pour lui, il apparaissait évident que :

« le seul ordre public que l'on pût obtenir, en un temps de décadence était celui créé par un prince capable de se faire craindre. »[11]

Ainsi, Machiavel élimine candidement tous les dangers qui menaçaient une pareille position et qui, aujourd'hui plus que jamais, sont visibles et inquiétants. Par la force des choses :

« Le machiavélisme est une philosophie de la politique, affirmant qu'en droit la bonne politique est une politique supramorale ou immorale, et doit, en raison même de son essence, recourir au mal. »[12]

Donc, ce qui peut caractériser le machiavélisme, c'est l'acceptation du mal comme force régénératrice de droits et le rejet de la morale en tant qu'élément essentiel de la vie politique.

En acceptant et en appliquant les préceptes de Machiavel, en quoi sommes-nous éloignés des actions sanglantes et inhumaines des Babyloniens, des Huns ou des Vandales, que nous condamnons en les jugeant épouvantables ? Que faisaient ces "élites" des époques passées, sinon s'assurer la primauté et détruire la "méchanceté" des hommes qui ne voulaient pas admettre leur "supériorité physique" et leur suprématie politique ?

Qu'ont fait depuis toujours les forces impérialistes ou tyranniques, sinon nier l'autorité des préceptes moraux en politique et imposer leurs vues par une pression violente, donc illégale, injuste ?

10 Machiavel, *Le Prince*, Paris, Garnier, « Selecta », 1957, introduction p. VII (introduction et notes par Raymond Naves.)

11 Myron P. Gilmore, *Le Monde de l'humanisme*, *op. cit.*, p. 173.

12 Jacques Maritain, *Principes d'une politique humaniste*, Paris, Paul Hartmann, 1945, p. 202.

Que font aujourd'hui les forces du communisme envahisseur, sinon répéter, sous toutes les formes et sous toutes les latitudes, le système politique imaginé ou confirmé comme irréfutable par Machiavel !

Nous sommes d'accord, avec Machiavel que la majorité des hommes sont mauvais, mauvais en ce sens qu'ils sont égoïstes, menteurs, fourbes, incorrects, etc. Cette situation existe depuis que le monde est monde et existera encore longtemps dans l'histoire de l'humanité, sinon pour toujours. Or, en prenant en considération cet état de fait, en partant de cette prémisse, le devoir de tout penseur politique est justement de la combattre par tous les moyens qui se trouvent à sa portée, et nullement de la donner comme exemple à sa génération et à celles à venir.

Machiavel, dans son réalisme, accentue les tendances condamnables de l'homme, procurant ainsi une excuse morale à ceux qui, au contraire, devraient être freinés et qui constitueront toujours les éléments discordants et dangereux des communautés sociales. Ainsi, « la nécessité, prescrite par Machiavel, d'agir avec méchanceté » dans certaines occasions, incitera seulement ceux qui, par leur nature intime, sont prédisposés à pareilles ignominies. En aucun cas, elle ne constituera une norme de conduite politique ou sociale pour ceux qui comprennent autrement l'évolution de l'espèce et de la culture humaine. Donc, le précepte énoncé ne s'érigera jamais en arme de défense aux mains des êtres désarmés, honnêtes ou moraux, puisque ceux-ci ne l'emploieront pour rien au monde. Il ne servira, au contraire, qu'à renforcer les ambitions des gens sans scrupules. Le légionnarisme rejette pareils procédés avec dédain et indignation. Quelle leçon grandiose se dégage des lignes du Capitaine lorsqu'il écrit :

> *« Gardez-vous, et les enfants d'aujourd'hui, et ceux de demain du peuple roumain et de n'importe quel autre peuple du monde, de ce terrible fléau : l'abjection*[*]*.*
> *Toute l'intelligence, toute la science, tous les talents, toute l'éducation ne nous serviront à rien si nous sommes abjects.*
> *Apprenez à vos enfants à ne se montrer abjects ni envers un ami ni même envers leur plus grand ennemi. Car ils ne vaincront pas, mais ils seront plus que vaincus, ils seront écrasés.*

---

* Le mot roumain *miselia* signifie à la fois : abjection, infamie, lâcheté, veulerie, bassesse, félonie.

> *Qu'ils se gardent, même contre l'infâme et ses armes méprisables, de faire usage de telles armes, parce que même s'ils triomphent, il ne s'agira que d'un simple changement de personnes. La bassesse restera inchangée. L'abjection du vaincu sera remplacée par celle du vainqueur. En essence, l'infamie dominera le monde. Les ténèbres de l'abjection dans le monde ne peuvent être chassées par d'autres ténèbres, mais seulement par la lumière qu'apporte l'âme du héros, plein de caractère et d'honneur. »*[13]

On ne doit pas croire que Machiavel avait l'intention de prouver la vérité de ses conclusions *in aeternitas*. Le scepticisme et le rationalisme dont il fait preuve découlent de l'état politique effectif de l'époque dans laquelle il vivait et, spécialement, de la Florence humaniste dominée par les Médicis. Il a écrit l'œuvre *Le Prince* dans un but bien déterminé, non pas comme une théorie politique, mais comme un programme d'action immédiate, à l'usage de la maison des Médicis, dont il avait encouru la disgrâce. L'intention primordiale est donc égoïste et personnelle.

Si on a donné une grande importance aux préceptes de Machiavel au cours des siècles, c'est plutôt avec la perspective de dominer des voisins faibles qu'en raison de leur vérité politique. D'ailleurs, qui a fait cas de la doctrine machiavélienne et à quel moment ? Uniquement les monarques et les gouvernements impérialistes, uniquement ceux qui n'entendaient pas se soumettre aux normes légales, uniquement ceux qui considéraient que « *la force fait le droit* ».

La théorie de Machiavel n'est pas même le réflexe de la devise latine « *si vis pacem para bellum* », parce que la devise romaine ne prévoyait pas la violence, ni la méchanceté, l'immoralité ni la ruse.

Ne soyons pas non plus assez naïfs pour croire que Machiavel sous-entendait que si les hommes avaient été bons, il aurait donné d'autres conseils pour la condition politique et pour le comportement des chefs. Mosca précise que :

---

13 Corneliu Zelea Codreanu, *Pentru legionari*, *op. cit.*, pp. 280-281.

« Lorsque Machiavel suggère une action immorale, très souvent il s'en excuse alléguant la nécessité d'agir avec malignité étant donné que les hommes sont méchants. Ceci sous-entend que si les hommes étaient bons il conseillerait de suivre d'autres voies. »[14]

D'abord, si « *les hommes avaient été bons* », on n'aurait pas eu besoin des préceptes de Machiavel. Ensuite, les luttes fratricides entre les Florentins n'auraient pas eu lieu et Machiavel n'aurait pas été déchu par les Médicis de la fonction officielle qu'il détenait. Ainsi, il n'aurait pas été aigri par la vie et n'aurait plus médité sur la possibilité de regagner la sympathie de ses grands protecteurs.

Les hypothèses les plus absurdes ont été avancées pour expliquer la véritable intention de Machiavel. Toutes ces hypothèses ne nous intéressent pas. Elles font partie du bagage historique du problème. Beaucoup plus intéressantes sont l'attitude et l'opinion de Machiavel en ce qui concerne *l'homme*, pris dans son individualité et dans sa personnalité sociale. Comme il ressort du *Prince* et des *Discours*, l'homme est une entité abjecte, enlisée définitivement dans sa misère morale, *constitutionnellement incapable de se perfectionner*. C'est pourquoi l'État prévu par Machiavel néglige et méprise l'individu :

« N'admettant ni liberté ni bonheur pour l'individu, l'État de Machiavel n'était pas créé pour assurer le bien-être et la prospérité de ses sujets. Machiavel insinuait même que l'État était une institution qui leur était hostile. Il s'opposait à leurs inclinations particulières, exigeait leur soumission à ses lois et à ses exigences : les hommes étaient de simples instruments de ses idéals. »[15]

Beaucoup ont combattu ce point de vue de l'imperfection de la nature humaine et de son uniformité. Comme, par exemple, Bottigliero :

« on affirme l'existence d'une nature universelle qui n'admet pas de variations entre les différents individus. Et alors ? Il n'existerait plus aucune distinction entre un homme et un autre. Ce monisme neutre et égalitaire, par lequel toutes les différences sont annulées et par lequel

14 Gaetano Mosca, *Histoire des doctrines politiques depuis l'antiquité,* Paris, Payot, 1955, p. 115.

15 Oskar von Wertheimer, *Machiavel, op. cit.,* p. 175.

le génie est ravalé au niveau du crétin, est une extravagance du plus mauvais goût : cette conception de l'homme éternel et uniforme, qui mortifie la propre conscience de l'homme, ne l'admet pas comme un développement intérieur et reconnaît en elle seulement des caractéristiques instinctives et matérielles, c'est la négation de l'esprit humain, et nous ne pouvons pas comprendre comment Machiavel peut concevoir un État composé de pareilles marionnettes. »[16]

Il est vrai qu'au milieu de cette multitude informe, apparaissent des individus supérieurs ; néanmoins, ils gardent toutes les tares de l'espèce, en dépit de leur évolution intellectuelle. Égoïsme, méchanceté, fourberie, sont inhérents à leur nature, et ils se maintiennent sur les positions acquises simplement par le développement et l'emploi habile des défauts ou des tares innés. En grande mesure, nous donnons nous aussi raison au grand Florentin. Depuis son époque jusqu'à nos jours, ces caractéristiques n'ont pas changé. Mais ceci n'est qu'une simple constatation, ce n'est pas une théorie. Ce que nous reprochons à Machiavel, c'est le fait de considérer ces déformations comme "définitives" et l'individu comme incapable d'évolution et de transformation.

C'est justement ce qui différencie le Mouvement légionnaire du machiavélisme. Le Mouvement légionnaire constate l'existence de terribles déficiences dans l'esprit de l'homme, mais, le considérant *perfectible*, il cherche à atténuer ses tendances par une éducation continue et adéquate. Tous les grands potentiels de rénovation existent chez l'homme, donc chez tous les individus, et pas seulement chez quelques privilégiés. Ainsi :

« [...] la pierre angulaire d'où part la Légion, c'est l'homme, non pas le programme politique ; la réforme de l'homme, non pas la réforme des programmes politiques. La légion de l'archange Michel sera, en conséquence, plutôt une école *et une* phalange *qu'un parti politique... De cette école légionnaire, il va falloir faire sortir un* homme nouveau*, un homme avec des qualités de héros. Un géant au milieu de notre histoire, qui doit lutter contre tous les ennemis de la Patrie et les vaincre, sa lutte et sa victoire devant se prolonger aussi au-delà, sur les ennemis invisibles : sur les forces du mal.*

16 Luigi Bottigliero, *Machiavelli, valore e limiti del suo pensiero*, Milan, Gastaldi, 1952, p. 98.

Tout ce que notre esprit peut imaginer de plus beau comme âme, tout ce que notre race peut engendrer de plus fier, de plus haut, de plus droit, de plus puissant, de plus sage, de plus pur, de plus courageux et de plus héroïque, voilà ce que doit donner l'école légionnaire ! Un homme en qui doivent être développées au maximum les possibilités de grandeur humaine que la divinité a plantées dans le sang de notre peuple.
Ce héros sorti de l'école légionnaire saura *établir des programmes,* saura *résoudre le problème juif,* saura *convaincre les autres Roumains ; enfin, en dernière analyse,* saura *vaincre car c'est pour cela qu'il est un héros. »*[17]

Les intentions de Machiavel sont tout aussi positives que celles du Mouvement légionnaire, mais elles ne s'adressent pas à la même partie de la personnalité humaine. Il met l'accent sur les bas instincts, les haussant à la qualité de normes de conduite, parce qu'il est convaincu qu'au milieu des loups, il faut être un loup. Qui s'écarte de ces normes périt.

Tandis que le Mouvement légionnaire, lui, part d'un tout autre critérium : il croit à l'essence spirituelle de l'homme et à sa perfectibilité sociale, politique et morale. Cependant, il ne se contente pas de décrire l'homme *comme il devrait être*, ce qui le condamnerait à n'être qu'une splendide conception idéaliste. Le Mouvement légionnaire agit dans le sens de cette perfectibilité. Par l'éducation et par l'exemple, par l'héroïsme et par le martyre, il défonce journellement la carapace des instincts primaires, modifie la manière de penser de l'homme ; en un mot, il le transforme.

Voilà donc la grande différence : le machiavélisme pousse l'homme vers *l'exagération* de certains instincts ou de certains désirs égoïstes et égocentriques, lui inculque la conviction que la grandeur a comme seule base la force. Le légionnarisme, au contraire, pousse l'homme vers *le développement* des qualités morales et spirituelles et lui inculque la conviction que la grandeur a comme seule base l'harmonie de ces qualités.

On pourrait soutenir que Machiavel a eu en vue l'homme politique, l'homme de gouvernement, l'homme appelé à conduire, et non pas l'homme du commun, celui qui constitue la masse. D'abord, on ne doit oublier que l'individu appelé à conduire *aujourd'hui*,

17 Corneliu Zelea Codreanu, *Pentru legionari, op. cit.* p. 286.

et non pas à l'époque humaniste de Machiavel, est tenu de prendre en considération les aspirations, les vues et les sentiments de l'homme du commun. À la fin du XVe siècle, les mœurs et les contingences politiques mettaient en conflit quelques familles et la mentalité courante permettait la création des "*seignori*" ou l'apparition des "*condottieri*". Les luttes avaient lieu pour la gloire et les intérêts d'un seul individu ou d'une seule famille. Les gens du peuple (*popolo minuto*) ne formaient qu'une infrastructure matérielle, éléments de manœuvre pour la réalisation des desseins des grands (*popolo grasso*) ou du monarque, du prince, du personnage reconnu comme chef. Dans ces conditions, quelle importance pouvait avoir *le manque de morale* envers ces *sous-êtres*, simples pions sur l'échiquier des grands intérêts de l'époque ! Au contraire, les scrupules ne pouvaient que nuire aux subtils plans politiques et affaiblir l'efficacité d'une action.

À la base de toute la conception légionnaire, se trouve le *sacrifice*, la capacité de se sacrifier pour le bien commun. Par elle, l'homme se détache des contingences matérielles et acquiert une nouvelle vision de la vie sociale et politique. L'homme en tant qu'entité pensante et élément politique, se voit poussé vers la compréhension et la grandeur du sacrifice volontaire :

> *« Dominer l'intérêt personnel, voilà une autre vertu fondamentale du légionnarisme. Elle se trouve en opposition complète avec la ligne du politicien, dont le seul ressort d'action et de lutte est exclusivement* l'intérêt personnel*, avec tous ses dérivés dégénérés : désir d'enrichissement, de luxe, de luxure et orgueil. »*[18]

ou, toujours dans *Pour les Légionnaires* :

> *« Tous ceux qui venaient à nous possédaient deux traits distincts, clairement visibles :*
> *1. une grande correction morale ;*
> *2. l'absence d'intérêt personnel. Chez nous, on n'avait rien à gagner. Aucune perspective souriante ne s'ouvrait. Ici, nous ne pouvions que donner : âme, fortune, vie, capacité d'amour et confiance. »*[19]

---

18 Corneliu Zelea Codreanu, *Pentru legionari, op. cit.* pp. 298-299.
19 *Ibid.* p. 284.

L'homme politique, le chef, se transforme à son tour, ainsi que le dit Horia Sima :

> *« L'image de l'homme politique est complètement différente de celle que nous offrent les partis politiques. En lui s'est effacée toute étincelle d'intérêt personnel. C'est un sacrifié permanent. Il veille au bonheur de tous. »*[20]

Quel énorme abîme entre les idées légionnaires quant à la personne du chef politique, et celle de Machiavel ! Celui-ci recommandait le sacrifice *de tous* pour la gloire et la survivance d'un seul individu ou d'une seule famille, tandis que le Mouvement légionnaire demande le sacrifice du chef pour la survivance et le bien de la communauté. Il s'agit là d'une véritable *mutation conceptuelle*, un renversement des valeurs, qui ouvre des perspectives immenses et nouvelles, dans un monde bourré d'égoïsme et de matérialisme. La politique perd sa qualité de tremplin et de "*parvénitisme*", pour devenir une école de civisme et de respect pour la chose publique. La politique, d'un refuge des opportunistes, devient une école des héros.

À l'époque de Machiavel, ainsi qu'à toutes les époques où la force devient concept juridique, la morale apparaît comme un *préjugé* nuisible, un élément de retard, anti-évolutif. Cosime de Médicis pouvait se permettre, dans sa fière attitude de tyran florentin, de dire qu'on ne peut pas toujours gouverner avec le *Pater noster* en main, en comprenant par là la nécessité de nier tout précepte moral dans la conduite des affaires publiques et internationales.

L'évolution spirituelle de l'humanité était encore loin de saisir l'importance du respect mutuel entre des forces inégales. Écraser un adversaire, non parce qu'il est menaçant, mais parce qu'il est faible ou parce qu'on veut s'approprier ses territoires, n'avait rien d'immoral. Bien au contraire : plus on conquérait, plus on, était perfide, plus on était apprécié et craint. D'accord ; l'époque le permettait et Machiavel l'a magistralement décrit.

---

20 Horia Sima, *Dos movimentos nacionales, op. cit.*, p. 107.

Cependant, de nos jours, il est grotesque de défendre une pareille attitude. Ériger les *descriptions* de Machiavel en *principes politiques*, représente une véritable décadence, que les esprits impérialistes et égoïstes peuvent seuls encore approuver. C'est pourquoi nous pouvons dire :

> *« La responsabilité historique de Machiavel, c'est d'avoir* accepté*, reconnu et endossé comme règle le fait de l'immoralité politique et d'avoir déclaré que la bonne politique, la politique conforme à sa nature et à ses fins authentiques, est par essence* une politique non morale*. »*[21]

La politique n'est pas toujours en conformité avec la morale. Il ne s'agit pas de transformer la politique et l'art politique en une annexe de la morale. Ce serait absurde du point de vue théorique et inapplicable du point de vue pratique. L'homme politique a besoin d'une certaine liberté de pensée et de mouvement. La rigidité des préceptes purement moraux paralyse cette liberté. Nous sommes d'accord avec l'affirmation de Prezzolini, qui précise :

> *« En politique, la plus grande erreur est le refus d'assumer la responsabilité des fautes nécessaires au succès de l'action politique. »*[22]

Tout cela jusqu'à un certain point, néanmoins. Cette largeur d'esprit ne doit pas être poussée jusqu'au mépris des règles de morale les plus élémentaires, nécessaires à la bonne entente entre les peuples et au sain développement de l'individu. Il ne faut pas oublier que les bons ou les mauvais exemples publics se répercutent dans la vie de tous les jours des individus. Il existe une étroite corrélation entre la nation et le gouvernement qui la représente et, si la nation a le gouvernement qu'elle mérite, de même le gouvernent ne peut compter que sur la nation qu'il a éduquée. Les moyens modernes de diffusion contribuent à la formation de l'opinion publique et à son éducation. Les actions des hommes politiques sont à chaque instant jugées,

21 Jacques Maritain, *Principes d'une politique humaniste, op. cit.*, p. 154.
22 C. Prezzollini, *Le Legs de l'Italie,* Paris, Payot, 1949, p. 108.

appréciées ou attaquées par les gens du commun, et sont le plus souvent imitées. Donc, la première préoccupation d'un gouvernement qui a l'intention de mener la nation sur la voie du progrès, de la culture et de la civilisation, c'est de donner à celle-ci en permanence un bon exemple à imiter.

Voilà donc, conformément à la conception légionnaire :

> *« Dans un État moderne, la classe dirigeante doit recevoir une éducation politique parfaite. On ne peut pas créer des génies par l'éducation, mais on peut du moins créer des individus capables, honnêtes, travailleurs, aptes à remplir infailliblement leurs devoirs envers leur patrie et leur nation – eh bien ce genre de caractères peut être formé par l'éducation. »*[23]

Un gouvernement instituerait en vain des cours de morale dans toutes les écoles, dans toutes les entreprises, si son attitude envers les individus et les autres nations contredisait sans cesse le programme imposé. Les dirigeants des peuples sont obligés de tenir compte de ces règles avec la même rigueur que l'homme ordinaire.

Il ne s'agit pas de transformer l'art politique en morale pure, mais uniquement de tenir compte des préceptes moraux dans l'application des règles de l'art politique. C'est la tendance la plus importante dans la gamme imposante de tendances qui caractérisent l'ascension difficile du genre humain sur l'échelle infinie de la civilisation. À quoi pourront être utile culture, science, conquête de l'espace, si l'individu reste le même fauve égoïste qu'aux temps préhistoriques ?

Nier les préceptes moraux en politique équivaut à admettre la priorité des instincts dans la vie sociale, c'est à-dire l'impossibilité d'une évolution permanente vers le mieux, vers un optimum social, politique, humain.

L'utilitarisme qui se trouve à la base des préceptes machiavéliens, dépasse l'humain. La duplicité, prescrite pour que les buts soient atteints, n'a plus rien de la sincérité, de l'esprit chevaleresque, imposés par la morale chrétienne. Tout ce qui constitue le fond de supériorité spirituelle du génie humain, héritage d'innombrables sacrifices et efforts, se trouve renversé, regardé comme dérisoire, inutile, dangereux.

---

23 Traian Brăileanu, *Sociologia si arta guvernării*, *op. cit.*, p. 39.

Considérant que l'effort moral et la lutte pour imposer les préceptes éthiques sont une *politique de dépassement*, nous voyons dans la doctrine de Machiavel une politique de la facilité, de l'effort minimum. C'est beaucoup plus facile de détruire, de mentir, de tromper, que de s'imposer une attitude fidèle, loyale, honnête et honorable.

Beaucoup ont cru et croient encore que Machiavel, par le fait qu'il a énuméré une série de règles de conduite politique, aurait créé un véritable art politique. Certes, les préceptes émis dans *Le Prince* sont logiques, ils constituent un tout pouvant atteindre un but précis. Celui qui s'y conforme peut dominer le monde, s'il ne se heurte pas à quelqu'un de plus malin que lui. Donc, considérées de ce point de vue, les normes machiavéliennes forment une sorte de fil conducteur d'un art de gouverner. Seulement, ce n'est qu'un art obtus, dans lequel la force et le mensonge prennent la place réservée à la compréhension et au droit. C'est un art politique rétrograde et non pas progressiste. Il ne s'agit même pas d'un esprit réformateur, puisque Machiavel ne s'élève pas contre les mœurs pour les combattre et pour les remplacer. Il ne fait qu'accentuer les tendances existantes, qui se révèlent toujours violentes et insatiables, chaque fois que fait défaut la digne morale supérieure capable de les arrêter.

Or, au lieu de chercher ce qui pourrait constituer cette digue et contribuer ainsi à fortifier des normes nouvelles, plus évoluées dans le sens du bien, Machiavel porte aux nues les normes qui devaient justement être combattues. Ainsi, il pose les bases, ou mieux, il renforce les bases d'un art politique au service des ambitieux et des agitateurs politiques de tous les temps.

Il n'est donc pas étonnant que mêmes des auteurs italiens aient eu des paroles de blâme envers l'œuvre de Machiavel. Mosca précise :

> *« […]* Le Prince *est un livre d'une lecture intéressante mais il est assez douteux qu'il puisse contribuer efficacement à la formation intellectuelle et morale d'un homme politique. »*[24]

L'œuvre de Machiavel, portait un grand coup aux efforts déployés au cours de l'histoire par tous les partisans de la justice.

24 G. Mosca, *Histoire des doctrines politiques depuis l'antiquité, op. cit.,* p. 121.

Il n'existe pas un art de gouverner sans fondement moral, sans conscience, sans respect. Dans toutes les sociétés humaines, il existe des normes politiques qui régissent les destinées de ces sociétés. Dans tous les temps, l'effort des esprits éclairés a été de combattre les instincts primaires et les ambitions des dirigeants : seul espoir d'améliorer les relations internationales et de stimuler une évolution constante de l'esprit humain vers le mieux. La théorie de Machiavel renversait l'équilibre assez précaire de cette lutte millénaire et favorisait les tendances rétrogrades.

Comment n'aurait-elle pas eu une répercussion énorme, cette théorie qui offrait toutes les perspectives de gloire et de grandeur à l'individu capable – ou se croyant capable – de tromper les autres avec facilité ?

L'ombre du *Prince* a masqué d'innombrables iniquités et abus ; elle a ouvert la voie des grands impérialismes. Quel était le monarque qui pouvait se considérer moins habile et moins intelligent qu'un autre ? Et, s'il avait en outre la force matérielle comme support… "spirituel", pourquoi se serait-il privé, de conquérir tout ce qui pouvait l'être ?

Les préceptes de Machiavel ont donné consistance à un *esprit machiavélique*, esprit dépourvu de morale, de compréhension et de bienveillance, de spontanéité et de magnanimité. Il se manifeste, au contraire, par un appel continuel aux subterfuges, par un abus continuel de mensonges et de duplicités. Rien de plus triste, de plus dégradant que cet esprit manifesté le sourire aux lèvres, surtout qu'il est toujours placé sous l'excuse "passe-partout" de la raison d'État. En définitive, toute la conception politique de Machiavel est une légalisation de l'opportunisme, comme l'a très bien décrit Luigi Bottigliero :

> *« Cette adhésion absolue au contingent, cette* virtù *qui s'adapte au sort et au temps, c'est tout un programme. Et on ne peut pas affirmer ici que sa méthode soit un pur relativisme politique. Une fois posée cette réalité étrange pour l'esprit humain,* tout le relativisme machiavélique se réduit à un simple et vulgaire opportunisme. *Et l'on comprend qu'entre relativisme et opportunisme, il existe une grande différence. Le relativisme politique, c'est la doctrine sur la base de laquelle une réalité politique ne peut pas être retenue comme éternelle, absolue, immobile ; l'opportunisme, c'est l'adaptation à n'importe quelle réalité politique.*

Le relativisme exclut la passivité, puisque la nouvelle réalité n'est pas acceptée comme une donnée de fait étrangère à la propre conscience, mais qu'elle est elle-même le produit de la conscience de l'homme. L'opportunisme exclut en échange le caractère de liberté et de volonté, et implique un manque absolu de conscience »[25].

À notre époque, bien que les préceptes de Machiavel ne soient pas arrivés à être reconnus ouvertement comme normes de conduite légale des États, il n'est pas d'État qui ne les applique sur une échelle plus ou moins étendue. En fait, quoique niés et combattus par tout le monde, ils constituent la ligne de conduite générale, *lorsqu'il s'agit des autres*.

Les seuls qui bravent avec ténacité cette tendance, cette invasion d'idées machiavéliques et s'efforcent d'édifier la digue pour empêcher notre pauvre humanité de glisser vers une complète anarchie, ce sont les moralistes purs et quelques écrivains politiques, effarés de voir sur quelle pente sont engagées les nations du XXe siècle. La dernière guerre eut lieu, si l'on peut dire, au nom de la justice et de la liberté. Le résultat en fut l'augmentation des injustices et la fortification des régimes de force et de tyrannie. Situation normale pour une société où triomphe l'égoïsme national et où le plus faible est écrasé… Quels sentiments altruistes Mr. Churchill pouvait-il nourrir envers la Roumanie ou la Bulgarie, alors que – s'il en avait eu l'occasion – il les aurait volontiers annexées à l'Empire britannique !… Exactement comme dans les préceptes de Machiavel : altruisme et bonté dans les assemblées internationales spectaculaires ; égoïsme et méchanceté dans l'activité réelle.

Le cas de l'Angleterre n'est pas isolé. Il n'est qu'un peu plus frappant, car l'exemple donné s'est présenté réellement lors des discussions de Yalta. Toutes les grandes nations et tous les hommes politiques se sont comportés de même dans leurs relations internationales. Aucun souffle d'humanité, pas une once de respect pour les autres. Rien que l'égoïsme et l'intérêt de chaque nation. C'est ce qu'on nomme emphatiquement une politique réaliste !

Où est donc l'évolution ?

---

25 Luigi Bottigliero, *Machiavelli, op. cit.*, p. 162 (passages soulignés par F. Brădescu).

Peu, extrêmement peu, a changé dans le monde et dans les mœurs politiques depuis Machiavel. Bien au contraire. La situation paraît avoir empiré avec l'application de la théorie du secrétaire florentin. Les buts suprêmes de l'État ont été complètement déviés vers l'idolâtrie de la force brute. Or, rien ne peut être plus dangereux pour l'humanité que cette généralisation de la volonté du pouvoir, parce que :

> *« Mettre dans la pure puissance matérielle la fin unique de la vie humaine, c'est cela qui est la véritable essence du totalitarisme. »*[26]

C'est d'ailleurs ce qui s'est produit.

*

**

26 Jean de Fabrègues, *La Tyrannie ou la paix*, Paris, Calmann-Lévy, « Liberté de l'esprit », 1953, p. 92.

En ce monde désaxé et avide de domination, il a existé un homme qui a compris la nécessité d'un renversement complet de la conception politique existante. Corneliu Z. Codreanu ne poursuivait pas l'établissement d'une théorie universelle. Il visait à la réorganisation de la nation roumaine. Mais, par sa manière d'envisager cette réforme du monde roumain, il élaborait des préceptes capables d'ébranler en profondeur les conceptions politiques régnantes. Et, du point de vue de l'art politique, Codreanu se plaçait aux antipodes de la doctrine machiavélienne.

On peut dire, sans crainte d'erreur, que le Mouvement légionnaire incarne un véritable humanisme politique moderne. Les ressemblances avec l'époque humaniste du XVe siècle sont frappantes. Et parmi ces ressemblances se détache la conviction en l'efficacité de l'éducation. La tendance humaniste, en donnant l'importance à l'individu, apportait dans le circuit évolutif de l'époque le problème de l'éducation de cet individu. C'est pourquoi beaucoup des œuvres des grands humanistes traitent ce problème comme un des points essentiels de la Renaissance spirituelle et politique de leur époque. Lorsque Erasmus écrivait *L'Institution d'un Prince chrétien* en 1516, pour l'éducation de Charles V, il était convaincu que, par *l'éducation donnée* à un futur empereur, on pouvait améliorer les relations internationales et, du même coup, les relations humaines. Cette éducation ne pouvait être appuyée que sur une base morale. On peut faire une constatation identique au sujet de tous les travaux du même genre écrits pendant les XVe et XVIe siècles à l'usage de différents princes.

Voilà donc le rapprochement logique entre la conception humaniste et la doctrine légionnaire : l'éducation des princes – aux XVe et XVIe siècles – ; de tous les individus d'une communauté – au XXe siècle – ; éducation considérée d'ailleurs non seulement comme une essence sociale, mais aussi politique.

Dans les deux cas, le terme *"éducation"* a un sens précis. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre par les livres, de se cultiver, d'emmagasiner une série de connaissances. Il s'agit du sens éthique du mot, c'est-à-dire de la possibilité de distinguer le bien du mal, d'apprécier d'abord les valeurs morales au détriment des valeurs matérielles et immédiates. Ainsi, tant à l'époque humaniste que dans le mouvement légionnaire, le mot éducation est appliqué pour fondre en une synthèse valable les deux sens possibles.

Notre époque a vu se produire beaucoup d'abus par l'entretien volontaire d'une confusion au sujet du sens juste du mot éducation.

Au *sens bourgeois* du mot, l'éducation a été et reste l'extension de l'instruction publique à toutes les couches sociales.

Au *sens communiste*, l'éducation consiste à endoctriner les masses dans le crédo collectiviste, d'une façon exclusive, en rejetant tout autre système.

Tandis qu'au *sens légionnaire* – le plus proche du sens humaniste – l'éducation est un tout, un complexe, une assimilation de connaissances, de devoirs civiques et de valeurs morales. L'éducation de l'individu n'est pas regardée comme une simple œuvre de culture (sens bourgeois), ni comme un endoctrinement partidaire (sens communiste). Pour le Mouvement légionnaire, l'individu est l'entité suprême et par conséquent, son éducation doit embrasser la totalité de ses possibilités d'épanouissement.

L'aspect culturel est extrêmement important et le Mouvement légionnaire a prévu une réforme profonde dans ce domaine. Cependant, l'aspect moral l'emporte. La décadence de la démocratie n'est pas due à des causes culturelles, mais bien au manque de développement moral.

Des démocrates convaincus l'ont reconnu et ont regretté cette tendance fatale de la démocratie. La crise de notre époque a ses racines enfoncées au milieu du XIXe siècle. Bien avant la Première Guerre mondiale, quelques intelligences clairvoyantes déploraient l'absence d'idéalisme du milieu bourgeois, résultat d'une évolution et d'une éducation défectueuses. Lorsque, aux environs de 1908-1909, J. Charmont écrivait au sujet de la crise morale de son temps :

> *« Assurément, cette crise [...] est en partie provoquée par la diminution d'idéalisme, par le fait que les individus sont de moins en moins disposés à se sacrifier »*[27].

il ne se rendait même pas compte de la vérité qu'il énonçait. C'était plus qu'une constatation : c'était le cri instinctif de l'homme qui pressent mais ne comprend pas encore la menace cachée dans l'ombre.

Quelques années plus tard, le Capitaine énonçait les premiers préceptes légionnaires capables de contrecarrer cette tendance néfaste. Il avait senti, lui aussi, de la même façon instinctive, l'origine du grand danger, mais au lieu de se borner à une constatation, il prenait des mesures de défense. Homme d'action autant que de pensée, C. Z. C. ne pouvait pas se limiter à déplorer une situation. Selon lui, l'homme légionnaire devait développer par l'éducation toutes les richesses potentielles de l'individu : culturelles, civiques, morales, etc. pour que fût réalisée l'harmonie intérieure – impossible à réaliser dans la démocratie ou dans le communisme.

D'après la théorie de Machiavel, dit James Burnham, dans son livre *Les Machiavéliens* :

> *« Les hommes et les groupes d'hommes luttent entre eux pour accroître leur puissance et leurs privilèges »*[28].

Cette constatation constitue une nouvelle et puissante différence entre l'esprit machiavélique et l'esprit légionnaire. Dans la conception de Machiavel, aucune trace d'intérêt pour la masse souffrante du peuple. On se préoccupe, en premier lieu, de la force du "prince" et, ensuite, de l'augmentation des privilèges, éléments de base de tout l'échafaudage machiavélien.

Au fond, bien que Machiavel ait vécu à l'époque humaniste, en pleine Renaissance, sa conception ne reflète rien de l'élan d'émancipation de l'individu, rien du souffle du réveil spirituel spécifique de l'époque. Pour lui, l'élément respectable, c'est le Prince au nom duquel peuvent être commises n'importe quelles iniquités,

27 Joseph Charmont, *La Renaissance du droit naturel*, Paris, Éd. Duchemin, 1927, 2e édition, p. 125.

28 James Burnham, *Les Machiavéliens*, Paris, Calmann-Lévy, 1949, p. 51.

dont les privilèges sont en soi un but à défendre par tous les individus qui se trouvent sous sa dépendance.

L'individu pris à part, ou les groupements humains dans leur totalité, sont – pour s'affirmer et se maintenir au niveau désiré – obligés de lutter, d'écraser, ce qui peut constituer une opposition ou une concurrence. Avec une pareille mentalité, peut-on espérer une amélioration quelconque dans les relations sociales ou politiques ? La lutte pour la domination, pour l'augmentation des privilèges, ne peut mener qu'à la haine, à l'envie, au désir d'accaparer, à la volonté de détruire tous ceux qui paraissent plus doués, tous ceux qui peuvent constituer une concurrence réelle.

La conception légionnaire, elle, est à l'opposé de cette glorification de la force, de cette consolidation des privilèges. Typique en ce sens est le "serment des grades légionnaires", où s'expriment toute la morale civique du Mouvement et toute la morale chrétienne qui est son fondement.

Pour mémoire, nous le reproduisons en entier :

> *« 1) Vivre dans la pauvreté et détruire en nous le désir d'enrichissement matériel.*
> *2) Mener une vie rude et sévère, d'où seront bannis le luxe et l'opulence.*
> *3) Repousser toute tentation d'exploitation de l'homme par l'homme.*
> *4) Se sacrifier en permanence pour la patrie.*
> *5) Défendre le Mouvement légionnaire de toutes ses forces contre tout ce qui pourrait le mener sur des voies de compromis ou de compromissions, ou contre tout ce qui pourrait abaisser si peu que ce soit sa haute ligne morale »*[29].

Quelle différence d'esprit entre les deux conceptions politiques ! La doctrine machiavélienne exprime purement et simplement la manière courante de comprendre la politique, dans laquelle au lieu d'une évolution vers un idéal plus élevé et plus humain, nous nous heurtons, au contraire, à la volonté de réussir par n'importe quels moyens, volonté considérée comme la seule réalité politico-sociale. Celui qui veut vaincre, doit être plus impitoyable, plus subtil, plus diabolique que son adversaire politique éventuel. S'il existe une

---

29 Corneliu Zelea Codreanu, *Cărticica şefului de Cuib*, Salzbourg, « Omul nou », Ed. de exil, 1952, p. 181 (traduit en français sous le titre *Le livret du chef de nid*).

morale machiavélienne, elle est sûrement à l'opposé de celle que nous connaissons et qui est acceptée tacitement par la majorité des individus. Basée sur le principe de la force, elle mène à la suprématie de la matière et des réalités purement matérielles.

Ne s'éloigne-t-on pas, alors, de la finalité spécifique du genre humain ?

Au lieu de l'élever, de le faire tendre vers l'harmonie, la conception machiavélienne détruit dans l'homme la seule énergie qui pouvait l'arracher aux tendances ataviques. Le machiavélisme, entretenu par tous les gouvernements du monde durant quatre siècles, a trouvé son ultime expression dans le marxisme bolchevique de nos jours. Machiavel lui-même n'aurait pu espérer davantage. Par une introversion "magistrale" des finalités et des moyens de réalisation, le communisme personnifie aujourd'hui la ligne pure de la conception machiavélique.

Le Mouvement légionnaire, lui, en surpassant les tendances des temps modernes, renverse les bases conceptuelles traditionnelles et cherche à changer le fond du problème. Si, jusqu'à lui, l'homme était poussé – par l'éducation et par l'exemple – vers l'idolâtrie de la force et vers la défense des privilèges de caste, de famille, de parti ou de syndicat, avec l'avènement du Mouvement légionnaire et par lui, l'homme entrevoit d'autres horizon, tant sociaux que politiques.

Si nous considérons la triste situation de l'Italie de la Renaissance, l'effort doctrinal de Machiavel nous apparaît vraiment légitime pour l'époque. La confusion et l'injustice constituaient les traits caractéristiques de la vie politique. Machiavel, mêlé à tous les grands problèmes du peuple italien :

> *« avait vu de grandes puissances se liguer entre elles pour détruire les petites ; il avait vu, par des exemples concrets, le succès couronner la mauvaise foi et la violation des traités. Il est donc naturel que son principal dessein ait été de trouver quelque formule capable de restituer un sentiment de sécurité et de rétablir une condition qui assurerait au moins les exigences élémentaires de l'ordre public. »*[30]

L'esprit machiavélien existait déjà dans le monde politique. Machiavel n'a fait que le traduire en formules précises de comportement.

---

30 Myron P. Gilmore, *Le Monde de l'humanisme, op. cit.*, p. 169.

Interprète correct d'un état de fait, il n'a pas réussi à s'élever au-dessus de la mentalité de son temps. Au lieu d'une puissante réaction contre le système de violence et d'immoralité régnant – attitude qui aurait été plus logique et, en même temps, orientée dans le sens de l'évolution de l'humanité – Machiavel s'en est laissé imposer par l'auréole qui accompagne toujours les manifestations de force. La justice elle-même, il l'a conçue dans le choc permanent des forces ; le vainqueur ayant toujours raison par le fait d'avoir cette force et de l'imposer. C'est exactement la morale de la fable de La Fontaine : « *La raison du plus fort est toujours la meilleure !* »

Par cette position, Machiavel éliminait définitivement toute possibilité d'amélioration spirituelle. Les assises de la mentalité politique se voyaient réduites à quelques ambitions, intérêts ou désirs, dépourvus de toute aspiration supérieure. Les principes moraux ou civiques, sans lesquels une société n'est qu'un amalgame de forces aveugles, sont complètement mésestimés par Machiavel pour le simple motif qu'ils n'ont rien à voir avec la politique, où les faits palpables sont tout, causes et finalités en même temps. Ainsi :

> *« Pour Machiavel, quand les faits sont probants, les principes doivent être mis au rebut. »*[31]

Or, le Mouvement légionnaire ne saurait être d'accord avec cette conception. Sans principes moraux, la vie publique, tout comme la vie sociale, devient anarchique, brutale. Au lieu d'une évolution et d'une amélioration des conceptions, nous sombrerons dans une lente mais sûre décadence. Ce que confirment les événements de notre époque dans le domaine de la politique internationale. Rien de plus juste que l'affirmation de Didier de Roussillon :

> *« Nier l'objectivité des valeurs morales représente toujours la déchéance du monde moral correspondant. »*[32]

31 James Burnham, *Les Machiavéliens, op. cit.*, p. 52

32 Didier de Roussillon, *Introduction à la politique*, Suisse, Portes de France, 1946, p. 23.

C’est pourquoi un État doit, *en permanence,* tenir compte de ses principes, indépendamment de la conjoncture politique dans laquelle il se trouve. C’est en montrant son respect à l’égard de ces principes qu’il se place sur la ligne ascendante de la société, et non en adoptant d’une façon simpliste, les principes machiavéliens. La force militaire est une nécessité dans la vie politique de notre humanité pleine encore des tares d’une mentalité peu évoluée. L’État a besoin d’être préparé pour toute éventualité. La défense est un droit naturel. C’est pourquoi :

> *« si un État faible est entouré et menacé par des ennemis machiavéliens, il doit s’efforcer à tout prix d’accroître sa force physique,* mais aussi ses vertus morales. *»*[33]

Voilà donc, exprimé par Jacques Maritain[*] – qui ne peut être soupçonné de légionnarisme – le véritable sens de notre existence comme société humaine. La force est une nécessité dictée par les circonstances politiques, mais, par-dessus tout, la politique doit être ennoblie par des “vertus morales”, sans lesquelles on ne peut pas se différencier des Assyriens, des loups affamés ou des fourmis carnivores du Brésil, qui détruisent tout, plantes et animaux, par où elles passent comme un torrent “organisé”.

Et c’est Jacques Maritain, toujours dans l’œuvre citée, qui se rapproche d’une manière surprenante de la conception légionnaire lorsqu’il affirme :

> *« [...] si cette antinomie [la mortelle division créée entre l’éthique et la politique], qui a été le fléau de l’histoire moderne, doit être surmontée en pratique et non seulement en théorie, ce sera seulement à condition* qu’une sorte de révolution se produise dans notre conscience. *»*[34]

Dix ans avant J. Maritain, Corneliu Z Codreanu avait précisé, dans *Pour les légionnaires* (son œuvre essentielle au point de vue doctrinale),

---

33 Jacques Maritain, *Principes d’une politique humaniste, op. cit.*, p. 187-88.

* [Note des éditeurs] Jacques Maritain (1882-1973) était un philosophe français. Issu d’une famille protestante, il se converti dans sa jeunesse au catholicisme et se rapprocha de l’Action française. Il s’en éloigna après la condamnation du mouvement par le Vatican et se rallia peu à peu au libéralisme et à la démocratie.

34 Jacques Maritain, *Principes d’une politique humaniste, op. cit.*, p. 201.

les principes fondamentaux de la régénération du peuple roumain et de l'humanité. Ne pensait-il pas déjà à cette sorte de « *révolution dans notre conscience* » lorsqu'il écrivait :

> *«* Nous allons créer un milieu spirituel, un milieu moral*, au milieu duquel puisse naître, puisse se nourrir et s'épanouir l'homme nouveau. Ce milieu doit être isolé du reste du monde par des remparts spirituels le plus haut possible. Il doit être défendu de toutes les influences dangereuses de la lâcheté, de la corruption, de la débauche et de toutes les passions qui ensevelissent les nations et détruisent les individus ».*[35]

Les exemples sont multiples dans la littérature légionnaire. Ernest Bernea s'exprimait de la même manière :

> *« La Légion est un groupement révolutionnaire parce qu'elle va au cœur des problèmes et les transforme jusque dans leurs assises. Elle ne change pas seulement les formes, les institutions,* elle transforme la nature humaine elle-même *[...] ».*[36]

Nous retrouvons cette même conception dans le livre de Corneliu Zelea Codreanu, *Cărticica şefului de Cuib* (point 69) :

> *« L'homme nouveau, ou la nation renouvelée, suppose une grande métamorphose spirituelle,* une grande révolution spirituelle *du peuple tout entier, c'est-à-dire une réaction contre la direction spirituelle d'aujourd'hui, et une offensive catégorique contre cette direction. »*[37]

Dans cette transformation en profondeur réside toute la, grandeur du Mouvement légionnaire et l'énorme différence de conception politique entre le légionnarisme et le machiavélisme. Il ne s'agit pas d'une simple différence de style, mais d'une différence conceptuelle. Tandis que le machiavélisme exalte le règne de la force, du mensonge, de la tyrannie, dans le dessein purement matériel d'atteindre un objectif, le légionnarisme fait appel au sentiment de l'amour, de la compréhension et de la vérité,

35 Corneliu Zelea Codreanu, *Pentru legionari*, *op. cit.,* p. 287.
36 Ernest Bernea, *Stil legionar,* « Omul nou », Ed. de Exil, 1953, p. 16.
37 Corneliu Zelea Codreanu, *Cărticica şefului de Cuib*, *op. cit.*, p. 88.

dans l'espoir de pousser l'humanité sur le chemin supérieur de la perfection. Là où l'un détruit toute relation entre politique et éthique, l'autre s'efforce d'établir une relation étroite et bienfaisante. Là où :

> *« Machiavel n'admet à la politique, science de la conduite des sociétés, art de la domination des hommes, et à la morale, discipline métaphysique du bien et du mal, qui lui est politiquement indifférente, d'autres frontières que celles sans fixité de l'utilité et de l'intérêt bien entendus. »*[38]

le Mouvement légionnaire impose à l'homme – donc aux chefs des peuples aussi – « *la loi de l'honneur* » :

> *« Marche uniquement sur les voies indiquées par l'honneur. Lutte et ne sois jamais lâche. Laisse à d'autres les voies de l'infamie. Plutôt que de vaincre par une infamie, mieux vaut tomber en luttant sur le chemin de l'honneur. »*[39]

La différence énorme qui éclate entre la doctrine machiavélienne et la conception légionnaire, constitue, dans l'atmosphère de notre siècle, gorgé d'idéologies impérialistes et dépourvues de morale, un handicap sensible pour toute conception basée sur des principes éthiques. Toute prise de position en ce sens peut apparaitre comme un cri dans le désert ; *un manque total de réalisme*, diront les opportunistes des situations troubles ; *une anomalie conceptuelle*, crieront les philosophes politique atteints par le virus du matérialisme historique. Rien ne pourra cependant obstruer le chemin ouvert par Corneliu Zelea Codreanu ! Simone Weil, dans son élan passionné, constatait avec tristesse :

> *« Quant à ceux qui veulent penser, aimer, transposer en toute pureté dans l'action politique ce que leur inspire leur esprit et leur cœur, ils ne peuvent que périr égorgés, abandonnés même des leurs, flétris après leur mort par l'histoire […]. »*[40]

En suivant la même ligne de pensée et impressionné par les mêmes symptômes de notre époque, François Mauriac va plus loin et précise :

---

38 Marc Duconseil, *Machiavel et Montesquieu*, Paris, Denoël, « Perspectives », 1943, p. 19.
39 Corneliu Zelea Codreanu, *Cărticica şefului de Cuib*, *op. cit.*, p. 7.
40 Simone Weil, *Oppression et Liberté*, Paris, Gallimard, « Espoir », 9e édition, 1955, p. 192.

> *« Dans ce monde de meurtriers, l'adversaire de Machiavel n'est-il pas voué au destin du gibier ? N'a-t-il pas une vocation de victime ? »*[41]

Il est certain que, dans le monde de notre époque la question de F. Mauriac est chargée de vérité historique. L'homme politique qui veut combattre le sens machiavélique des tendances politiques par une étroite application des principes éthiques, risque de se voir isolé au milieu d'une mentalité générale pervertie et surtout, risque d'être combattu et détruit aisément par ceux qui ne respectent pas les mêmes règles de conduite. La constatation qui s'impose est définitive :

> *« Le résultat pratique de l'enseignement de Machiavel a été pour la conscience moderne une scission profonde, une irrémédiable séparation entre la politique et la morale. »*[42]

Et ce qui est beaucoup plus terrible et significatif :

> *« [la notion de l'homme de Machiavel] est purement animale et son empirisme brutal lui cache l'image de Dieu dans l'homme : cette obnubilation est la racine métaphysique de toute politique de puissance et de tout totalitarisme. »*[43]

Toutes ces citations ne feront que renforcer la conviction de beaucoup que toute tentative d'opposition contre la vague machiavélienne n'est qu'une simple position sentimentale, affective, dépourvue de sens politique et vouée définitivement à la défaite dans la vie politique d'une nation. Il est difficile de supposer qu'une attitude éthique – soit rigide, soit compréhensive – pourrait vaincre un jour la puissante influence de la conception machiavélienne, qui se base sur l'instinct de conquête et de domination, puissamment implanté dans la mentalité des individus. Les gouvernements machiavéliques ne font qu'incarner les désirs intimes des nations qu'ils conduisent.

---

41 Forez (pseudonyme de François Mauriac), *Le Cahier noir*, Paris, Éditions de Minuit, 1943, p. 46-47.

42 Jacques Maritain, *Principes d'une politique humaniste, op. cit.*, p. 157.

43 *Ibid.*, pp. 155-156.

Le légionnarisme ne voit pas de la même manière les aspirations des individus et des nations. Pour le légionnarisme, *les sentiments et l'éthique* sont des éléments essentiels ; ce sont des forces qui, par une éducation adéquate, peuvent être transformées en des notions et des supports politiques. *L'éducation, l'auto-éducation* et *l'exemple* constituent l'arme la plus puissante contre les tendances machiavéliennes. Le sentiment et l'éthique sont peut-être des éléments insolites pour le développement et l'entretien des relations politiques, mais ils ne sont pas moins importants que la force et l'immoralité.

Le Mouvement légionnaire part de la conviction que la finalité de la nation, en politique extérieure, n'est pas la destruction des autres nations, leur conquête, leur humiliation et leur exploitation. L'impérialisme et le colonialisme lui ont été toujours étrangers. Mouvement idéaliste, il considère l'harmonie politique ou sociale comme tout aussi essentielle que l'harmonie intérieure de l'individu. Les nations s'acheminent nécessairement vers une plus grande perfection technique et une plus grande compréhension spirituelle. Donc, ce n'est pas la conquête des territoires ou des privilèges qui forme le substratum de l'humanité, mais l'ascension sur l'échelle d'une civilisation progressive et générale. Ce ne sont pas la haine, la tyrannie, la perfidie, la force, le matérialisme, qui seront capables de conduire les nations sur la voie qui leur est propre, mais bien au contraire l'idéalisme, l'éthique et le sentiment, éléments spécifiques de l'âme. L'affirmation de Marc Duconseil est entièrement justifiée :

> *« Seul le sentiment fait de grandes choses, seul il anime et mène l'existence des hommes ; c'est aussi lui seul qui donnera la vie et pourra apporter la mort au corps social. »*[44]

Le légionnarisme, malgré la puissante influence du machiavélisme dans le monde actuel, considère comme seuls *principes-moteurs* ou *principes-forces* de la vie sociale et politique, ces éléments impalpables, impondérables, qui paraissent à première vue incapables de toute action sensible. Pourquoi ? Parce qu'en eux se reflète la substance la plus pure de la vie, la substance qui dépasse la matière corporelle et les tendances attachées à cette matière ;

44 Marc Duconseil, *Machiavel et Montesquieu, op. cit.*, pp. 33-34.

parce que ces éléments incarnent le but final de l'existence, quels que soient les troubles périodiquement provoqués par des agents négatifs qui cherchent à dominer la mentalité courante.

Le légionnarisme est une force nouvelle, idéaliste au sens pur du mot, qui s'efforce de créer une nouvelle mentalité, opposée nu négativisme machiavélique. Le légionnarisme sait que sa lutte est âpre et qu'il sera toujours menacé par les forces négatives contre lesquelles il s'est dressé dans un élan héroïque et conscient.

Il sait tout aussi bien qu'aucune force au monde ne peut résister, ne peut vaincre, *sans un idéal*. Même le machiavélisme s'en est formé un, au nom duquel il pouvait justifier sa néfaste activité. La notion d'idéal est indissolublement liée à la personne humaine et à tout ce qu'elle pense :

> *« On ne peut se diriger que vers un idéal. L'idéal est tout aussi irréalisable que le rêve, mais, à la différence du rêve, il a rapport à la réalité, il permet, à titre de limite, de ranger des situations ou réelles ou réalisables dans l'ordre de la moindre à la plus haute valeur. »*[45]

Pour Machiavel, le peuple n'est qu'un groupe de pions inconscients sur l'échiquier des ambitions princières. Le prince doit s'appuyer sur lui, étant donné que le peuple est plus fidèle et plus docile que les nobles, et plus facilement maniable :

> *« [...] puisque le peuple ne demande rien que de n'être point opprimé. »*[46]

De plus, dit Machiavel :

> *« Un prince sage doit donc se conduire de manière que, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, ses sujets aient besoin de lui : ainsi ils lui seront toujours fidèles. »*[47]

45 Simone Weil, *Oppression et Liberté, op cit.*, p. 113.
46 Machiavel, *Le Prince, op. cit.,* p. 38.
47 *Ibid.*, p. 40.

Par cette conception, Machiavel n'est pas loin de l'opinion de Lao Tseu, qui, 2 100 ans avant lui, soutenait que :

> *« Aussi la politique des sages consiste-t-elle à vider les esprits des hommes et à remplir leurs ventres, à affaiblir leur initiative et à fortifier leurs os. Leur soin constant est de tenir les peuples dans l'ignorance et l'apathie »,*[48]

ni de la conception actuelle du monde où nous vivons, qui applique les idées politiques machiavéliennes, en transformant l'individu en un robot qui ignore ce que pensent et poursuivent les dirigeants et n'a même pas le droit de le découvrir. Exactement comme dans le chapitre XVIII du *Prince* :

> *« [...] Tous les hommes ont la liberté de voir, mais très peu ont celle de toucher : chacun voit ce que le Prince paraît être, mais presque personne ne connaît ce qu'il est en effet. »*

À cause de cette duplicité d'attitude, élevée au rang de norme politique essentielle, on a pu soutenir que :

> *« [...] ici est la véritable originalité de Machiavel : tout se résume en cette conviction que le gouvernement est un art indépendant dans un monde imparfait. »*[49]

Le légionnarisme admet l'imperfection du monde où nous vivons et, en conséquence, il réalise que le gouvernement est un art très délicat. La divergence d'opinions éclate quand il s'agit des moyens et de la manière par lesquels les finalités politiques doivent être atteintes. Le machiavélisme s'appuie sur des formules en grande partie efficaces matériellement, mais dépourvues des qualités qui peuvent rehausser l'esprit et ennoblir l'activité d'un gouvernement.

Le légionnarisme est une interprétation optimiste de la vie à la différence de la conception de Machiavel qui, en ce qui concerne l'homme, personnifie la forme la plus pessimiste et la plus sceptique.

---

48 Lao Tseu, *3-B* (cité par Garnier, *L'esprit du Tao*, Paris, Flammarion, 1957, p. 144).

49 Allan H. Gilbert, *Machiavelli's Prince and its forerunners. The Prince as a typical book « De Regimine Principium »*, Duke Univ. Press. 1938, p. 235.

Tous les défauts que Machiavel considère comme définitifs dans l'être humain, le Mouvement légionnaire les qualifie d'accidentels, donc de passagers. Stratifiés dans l'esprit de l'individu pour des causes multiples et diverses, ces défauts ne peuvent pas s'éterniser si l'on influe sur leurs causes par des moyens adéquats. Le pessimisme de Machiavel nie toute possibilité d'évolution et de progrès. Comme le précise justement Luigi Bottigliero :

> *« L'idée de progrès et de développement fait défaut dans la doctrine de Machiavel, parce que, bien que poussé à contempler l'histoire comme un joli tableau déjà fini et réel en lui-même, il ne pouvait pas concevoir celle-ci comme un produit éternel de l'esprit humain. »*[50]

Le légionnarisme, au contraire, voit dans l'homme la matière noble et exceptionnelle qu'on peut transformer, qu'on peut pousser vers le mal, *mais tout aussi facilement vers le bien*, et par l'entremise de laquelle une société peut s'élever ou s'effondrer. Que l'on n'oublie cependant pas le véritable sens de ces mots : il s'agit de l'élévation ou de l'effondrement spirituels, les seuls qui peuvent avoir un sens profond, historique et social, dépassant les éléments économiques, techniques ou, militaires. C'est pourquoi le légionnarisme est optimiste. Il croit dans l'élévation de l'homme spirituel et, par lui, de la société. Cet optimisme est établi sur un principe incontestable : aucune amélioration purement matérielle n'a réussi à produire une élévation spirituelle, alors que la moindre amélioration dans le domaine spirituel a entraîné un changement vers le bien dans la mentalité et le comportement de l'individu, changement qui à son tour a apporté une amélioration matérielle dans la société. C'est pourquoi l'opinion de Didier de Roussillon est plus qu'une figure de style, lorsqu'il dit :

> *« Il est nécessaire d'éliminer de l'homme la croyance que tout perfectionnement technique ou matériel entraîne un perfectionnement parallèle dans les autres ordres de l'activité humaine. »*[51]

C'est justement dans cette notion que Corneliu Z. Codreanu, bien longtemps avant, voyait l'unique planche de salut.

---

50 Luigi Bottigliero, *Machiavelli, op. cit.*, p. 166.

51 Didier de Roussillon, *Introduction à la politique, op. cit.*, p. 31.

Le légionnarisme croit dans l'homme et dans ses dispositions potentielles, dans ce trésor de qualités que LUI SEUL POSSÈDE et LUI SEUL PEUT DÉVELOPPER. Le légionnarisme ne part pas de la conviction que l'individu, et donc la politique, sont ce qu'ils sont depuis que le monde est monde, et que par conséquent, rien ne peut les transformer, ni les améliorer, ni même les arrêter dans le chemin qui leur est déjà tracé. Il part de l'idée que, dans la vie psychique de l'individu, ainsi que dans la vie sociale de l'État, il n'y a pas de stagnation, il n'y a pas de formes déterminées et éternelles.

Par le simple fait que Machiavel demandait à l'homme d'être plus perfide, plus intransigeant, plus méchant qu'un autre, s'il voulait conquérir une place de choix dans la société et la garder, nous avons une preuve de plus que le légionnarisme a raison lorsqu'il soutient que l'homme est perfectible. Parce que, si on peut demander à cet homme de devenir "plus" dans le sens négatif de la perfection, on ne peut pas lui nier le même droit et la même possibilité dans l'autre sens. Si un individu peut être "plus perfide" pour atteindre un but, il peut, tout aussi facilement, devenir "plus honnête", "plus correct", "plus humain", "plus compréhensif"…

Les deux doctrines partent de l'élément *homme.* Mais quelle différence entre elles ! L'homme machiavélien est l'homme dans tout ce qu'il a de plus abject et de plus charnel. Passions et ambitions, égoïsme et tyrannie, tout se mêle confusément pour le déterminer et pour griser ses rêves. C'est l'homme du passé obscur et violent, c'est l'homme *qui ne veut pas* évoluer, se transformer, s'élever. Rien ne le rachète dans ses actions politiques, même pas la réalisation de ses desseins, car aucun changement en bien pour la communauté ne s'ensuit.

Toutes les appréciations de Machiavel sur l'homme émanent de la conviction que les individus sont toujours les mêmes et ne changent pas avec le temps. Constatation pratique, basée sur l'histoire, qui correspond sans doute à une réalité sociale. Ainsi ont été les hommes dans le passé, et ainsi ils étaient au temps de Machiavel. On pourrait même dire qu'ils sont encore pareils de nos jours.

Ce qu'on peut, cependant, reprocher au grand Florentin est d'avoir considéré les données existantes comme *définitives* et d'avoir lancé dans le circuit politique la conviction de l'incapacité de l'homme d'évoluer spirituellement. Au lieu d'une évolution progressive,

Machiavel établit les principes d'une évolution régressive, en donnant à l'homme, par cette manière de voir les choses, l'impression – sinon la certitude - que, seule, une attitude violente, amorale, peut lui assurer "une place au soleil*"*.

Tout le pessimisme de Machiavel part de la méfiance qu'il a des hommes et de la conviction qu'il n'y a plus rien à faire pour changer la situation. Ainsi comme le dit un auteur allemand :

> *« La condamnation des hommes est toujours prédominante, inexorable, elle subjugue les idées. Chaque pensée révèle le pessimisme ; de chaque mot sur la politique ressort le dédain pour les hommes. »*[52]

On peut dire qu'à l'époque de la Renaissance, la découverte la plus importante a été *l'homme*, lequel devient un centre d'intérêt et d'attraction ; de même le légionnarisme met l'accent sur cette entité supérieure, voulant par là établir et confirmer qu'il est le véritable élément de la vie et des organismes politiques.

L'homme de la Renaissance se détache de l'étouffante atmosphère médiévale par une brutale manifestation des instincts primaires. Le contraste est frappant entre l'homme soumis du Moyen Age et l'arrogant *condottiero* de la Renaissance. Les instincts les plus bas dominent la lutte entre ces individus déchaînés, qu'aucune règle supérieure, aucune autorité organisée ne peuvent dominer, ou, pour le moins, freiner dans leur élan d'affirmation politique. Machiavel, impressionné par cet état de choses, ne voit pas d'autre possibilité pour les chefs des États que de fortifier les instincts, d'exagérer les tares ancestrales, car :

> *« L'individu en tant qu'individu est toujours égoïsme, ignoble méchanceté, péché originel, et qui dit méchanceté dit bestialité primaire de l'homme, lorsque celui-ci ne se trouvait pas encore sous la volonté d'autres hommes, qui puisse le corriger, limiter son avarice et son amour de puissance. »*[53]

---

52 Oskar von Wertheimer, *Machiavel, op. cit.*, p. 170.
53 Luigi Russo, *Machiavelli, op. cit.*, p. 249.

Depuis l'époque de la Renaissance, ces caractéristiques primaires de l'individu n'ont fait que se développer et envenimer l'atmosphère sociale et politique. Pourquoi ? Parce que personne n'a pensé à la possibilité d'une transformation intime de l'être humain. Par contre, tous ont cherché à développer au maximum ses instincts. Au lieu de les combattre, on les a glorifiés, on les a élevés au rang d'axiomes politiques, transformés en règles essentielles de comportement. Aucun homme d'État n'a osé attaquer la structure corrompue de l'homme, produit d'une éducation erronée. Bien au contraire, par son propre exemple, chacun d'eux a renforcé l'ancienne erreur de comportement, bien que, pas un instant, il n'ait cessé de condamner et de déplorer l'immoralité, l'égoïsme, la ruse, la perfidie, employés dans les rapports politiques et sociaux par… les autres.

Corneliu Zelea Codreanu a eu le courage de réagir parce qu'il s'était rendu compte de la gravité des réalités politiques et sociales ; d'autre part, il a pu le faire parce qu'il était intègre. Mieux que tout autre homme politique roumain, il a compris que :

> *« Il n'y a donc pas de fonction sociale plus grave et sacrée, et qui demande un sens plus profond du devoir, que celle de semeur d'idées dans le sol social. »*[54]

Dans un monde corrompu et sans aucun idéal supérieur, il a brisé les lois machiavéliennes. Il s'est élevé contre les préceptes enracinés qui constituaient les éléments normaux du comportement social et politique.

Le légionnarisme n'a pas redécouvert l'homme, mais il lui a ouvert de nouvelles perspectives. Par l'application hypertrophiée des instincts primaires, l'homme perdait le contact avec la réalité spirituelle, avec la ligne de l'évolution morale de l'espèce. L'homme se décomposait. De simple animal, il devenait fauve.

Corneliu Z. Codreanu, dès le début, n'a jamais regardé l'individu comme une entité de volonté, dont l'importance s'accroît au fur et à mesure des réalisations indépendamment des moyens employés.

---

54 Salvador de Madariaga, *De l'angoisse à la liberté,* Paris, Calmann-Lévy, 1954, p. 44.

« Nous partons de l'idée de l'homme comme valeur morale »,[55]

a dit Corneliu Z. Codreanu, renversant par cette simple phrase toute la conception utilitariste entretenue depuis Machiavel jusqu'aujourd'hui dans le monde. La morale reprenait sa place dans la vie publique, ouvrant des horizons nouveaux dans les relations politiques et dans le comportement humain. Vasile Marin, complétant l'idée de base du Capitaine, précisait à son tour :

> *« Ce suprême détachement du matériel, cette spiritualisation, le légionnaire les ressentira seulement à la suite de son propre perfectionnement, après avoir réalisé sa propre éducation. Les légionnaires s'élèvent au-delà de la vie de tous les jours, de la vie physique de chacun d'entre nous. Cette volonté – qui n'est pas une ascèse imposée en vue d'un but à atteindre, peut-être sublime – cette conscience, à laquelle en arrive par un dépassement de soi-même, peut constituer la clé de voûte du légionnarisme de demain. »*[56]

Sous l'influence bienfaisante des préceptes légionnaires, un nouvel esprit civique s'est cristallisé dans la société roumaine, car :

> *« Avoir l'esprit civique, c'est tenir compte, dans la pensée comme dans l'action, autant et plus de l'intérêt général que du sien propre. »*[57]

L'homme, simple individu ou chef, ne pouvait plus se réaliser par une simple attitude d'opportunisme, par des manœuvres occultes ou violentes, mais par une réintégration dans la ligne de conduite de la dignité et de l'honneur. La gamme infinie des moyens douteux et mesquins de parvenir, qui avait complètement gâté la mentalité de l'humanité, se voyait enfin combattue, directement, sur le terrain le plus contaminé par sa néfaste influence : le domaine politique.

Cependant, le grand mérite de Corneliu Z. Codreanu a été de placer cette lutte pour la moralisation, non plus exclusivement sur le plan extérieur de l'organisation sociale, mais dans le tréfonds capricieux et instable de l'âme. Il a compris que c'est là, et là seulement, que peuvent se produire les grands changements.

55 Corneliu Zelea Codreanu, *Pentru legionari*, *op. cit.*, p. 242.

56 Vasile Marin, *Crez de generaţie, op. cit.*, p. 237-38.

57 Jean Barthelemy, *Structure et dimensions de la liberté,* Paris, Éd. de l'École, 1956, p. 248.

LES VÉRITABLES RÉVOLUTIONS SONT INTIMES, dans le fondement de l'être humain. Pour une telle transfiguration, il ne suffit pas de renverser quelques échafaudages institutionnels et d'installer à la tête de l'administration un nouveau régime ; elle demande la modification profonde de toute une psychologie. C'est pourquoi les formes d'éducation employées pour arriver à cette fin ont été totalement différentes de celles énumérées par Machiavel. Là où celui-ci pousse l'homme à être, soit lion, soit renard, ou à ne se montrer bon aux multitudes que pour pouvoir plus facilement les opprimer, étant donné que ce qui compte c'est :

> *« […]… prendre le pouvoir et […] le conserver. »*[58]

ou :

> *« tout homme sera bon, pourvu qu'il réussisse. »*[59]

Corneliu Z. Codreanu, lui, adopte une position tout à fait contraire :

> *« Le légionnaire lorsqu'il entre dans la Légion dit : Pour moi je ne veux rien. »*[60]

ou :

> *« L'État nouveau suppose d'abord, et comme une chose indispensable, un nouveau type d'homme. Un État nouveau, avec des hommes pleins de vieux péchés, ne peut se concevoir. »*[61]

ou encore :

> *« Dans cet homme nouveau, devront ressusciter toutes les vertus de l'âme humaine […]. Dans cet homme nouveau devront être anéantis tous les effets du mal et tous les penchants vers le mal. »*[62]

---

58 Machiavel, *Le Prince, op. cit.*, p. XI.
59 Machiavel, *Le Prince, op. cit.*, p. XV.
60 Corneliu Zelea Codreanu, *Cărticica şefului de Cuib*, *op. cit.*, p. 84.
61 *Ibidem*, p. 87.
62 *Ibidem*, p. 88.

C’est pourquoi on peut affirmer que l’antimachiavélisme légionnaire n’est pas une simple formule circonstancielle, mais un véritable antagonisme constitutionnel. Entre le légionnarisme et le machiavélisme, surgit un conflit de préceptes, axé sur la médiane qui sépare la politique et la morale. Si la conception du grand Florentin – conditionnée par les événements de l’époque – s’est laissée emporter vers une condamnation de l’élément moral pour n’admettre dans l’action politique que l’explosion de l’élan vital, le grand homme des contrées moldaves – à une époque tout aussi trouble que celle de la Renaissance – a opté pour la voie contraire. Non pas le recours aux caractéristiques négatives de l’individu, mais l’appel à l’aspect le plus haut et le plus difficile à atteindre de l’esprit humain.

L’un donnait à la force une base en quelque sorte doctrinaire, tandis que l’autre renversait les prémisses, en appelant l’individu à une lutte avec lui-même pour anéantir les instincts ataviques de domination et d’humiliation de ses semblables. Ce qui mettait en doute la suprématie même de la politique. D’ailleurs, des défenseurs obstinés de Machiavel reconnaissent que :

> *« La politique n’est pas toute la vie de l’esprit humain, mais seulement un moment de celui-ci ; l’énergique politicisme pur de Machiavel vaut par ce qu’il arrache l’homme de sa féminité, mais cela n’épuise pas les problèmes de l’homme ; bien au contraire, dans sa tentative fallacieuse de vouloir tout résoudre* sub specie utilitatis*, il gâte cette* virtù *– principe de la nouvelle religion. »*[63]

Si la *volonté machiavélienne* était dirigée vers l’extérieur dans l’intention bien déterminée d’acquérir la plus grande influence politique et de maintenir un état favorable à l’“impérialisme” personnel, la *volonté légionnaire* est dirigée vers l’intérieur de l’âme dans un effort suprême de transformation spirituelle, capable de faire naître une nouvelle manière de penser la politique. Prémisse de notre doctrine, cette idée, nous la trouverons dans toute pensée ou action légionnaire :

63 Luigi Russo, *Machiavelli, op. cit.*, p. 243.

> *« Le légionnaire est l'homme qui vit sa vie vers l'intérieur, en opposition avec les prédicateurs "civilisés" du matérialisme historique, qui la vivent vers le dehors. »*[64]

L'homme machiavélien était et est toujours un être qui cherche à dominer et à s'imposer *par tous les moyens*, même les plus blâmables. L'homme légionnaire cherche lui aussi à s'imposer, mais uniquement par *des moyens dignes* d'un homme d'honneur.

D'ailleurs, les déviations de la doctrine de Machiavel sont aujourd'hui tellement grandes, qu'aucune réconciliation n'est possible entre elle et la doctrine légionnaire. Malheureusement, les machiavéliens et les machiavéliques sont extrêmement nombreux à notre époque, inconciliables et têtus, convaincus de la supériorité d'une attitude qui ne dépend que de la force brute. Cependant, il ne faut pas oublier un seul instant que :

> *« L'art de gouverner ne peut être fondé, comme le croyait Machiavel, uniquement sur le calcul, car cet art demande une profonde compréhension de l'âme humaine, un accord parfait de sentiments entre le chef et la multitude. La multitude n'est ni bonne ni mauvaise ; le chef peut la rendre bonne, si lui-même est vraiment bon. Il peut la rendre capable de n'importe quel sacrifice pour la défense de la patrie, de la foi, de la morale, pour l'accomplissement d'une culture supérieure, si lui-même est animé par le même esprit de sacrifice. »*[65]

L'apparition du Mouvement légionnaire, avec sa doctrine spiritualiste et antimachiavélique, a constitué un signe bienfaisant pour nos temps. C'était l'affirmation d'une position spiritualiste au milieu d'un matérialisme sans bornes, qui se manifestait dans toutes les couches sociales. C'était le signe visible de la conscience universelle en lutte avec les instincts primaires de l'individu. Rien de plus réjouissant pour nous que la tendance actuelle des penseurs politiques étrangers vers les idées fondamentales du Mouvement légionnaire.

---

64 Vasile Marin, *Crez de generaţie, op. cit.*, p. 182.
65 Traian Brăileanu, *Sociologia si arta guvernării, op. cit.*, p. 38.

Ainsi, Learned Hand, à la fin d'un ouvrage riche de conséquences (*L'Esprit de liberté*), arrive à dire, 25 ans après Corneliu Zelea Codreanu, que :

> *« l'art de gouverner trouve l'objet de son étude dans l'âme humaine. »*[66]

C'est comme un baume bienfaisant, d'autant plus doux qu'il vient d'un adversaire acharné.

Le sort a voulu que cet antimachiavélisme – qui, aujourd'hui, se confond avec la lutte pour la libération des peuples – apparût au milieu de la nation roumaine. Nous, les légionnaires, avons été les premiers à comprendre son appel et à lui sacrifier les premiers martyrs. Nous espérons que les sacrifices consentis avec tant de conviction n'auront pas été inutiles.

*
**

En ce moment, un quart de siècle après la mort de Moța et Marin[*] comme héros d'un nouveau crédo, soyons plus que jamais convaincus de la victoire des préceptes moraux sur le principe de force. Les légionnaires, qui ont pris part à la guerre civile d'Espagne, n'étaient pas les mercenaires d'un quelconque impérialisme machiavélique, mais les messagers d'une croyance à la base de laquelle brillait la spiritualité chrétienne. Élevés dans l'esprit de l'honneur et de la dignité, ils brûlaient de défendre les lois caractéristiques de la nouvelle tendance, même si cette lutte était disproportionnée, même si elle devait être inutile. C'était leur façon d'affirmer, par les faits, la doctrine antimachiavélique du Mouvement légionnaire, par cette protestation du sacrifice, du sang versé pour la défense des droits et de la liberté des autres.

---

66 Learned Hand, *L'Esprit de liberté*, Paris, Éd. du Vieux colombier, 1957, p. 312.

* [Note des éditeurs] Dirigeants de la Garde de Fer, Ion Moța et Vasile Marin s'engagèrent contre le communisme durant la Guerre d'Espagne. Ils tombèrent au front, le 13 janvier 1937.

